Document generated on 10/12/2024 4 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

L'impossible à dire

Martin Pigeon

Number 73, Summer 1997

Le silence

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14758ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pigeon, M. (1997). L'impossible à dire. *Moebius*, (73), 11–20.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

MARTIN PIGEON

L'impossible à dire

La pulsion de mort travaille silencieusement.
Freud[1]

L'un des traits les plus distinctifs de l'être humain est sa passion pour le vide. Topologiquement parlant, un espace vide — désigné comme manque au niveau psychique — est nécessaire au sujet pour qu'il puisse désirer et prendre parole. En ce sens, il n'y a rien de plus angoissant que l'absence du vide, ou encore, le « manque du manque » (Lacan) : ainsi du saut dans le vide du suicidaire pour qui cet acte constitue le moyen ultime pour réintroduire le vide dans son économie subjective ; ou encore du vide que crée dans son corps l'anorexique chez qui l'espace du désir est écrasé par la demande de la mère. Exemples qui renforcent l'adage lacanien que ce qui n'est pas symbolisé fait retour dans le réel. En serait-il de même pour le silence ?

Un court détour étymologique orientera mon propos : *tacere* n'est pas *silere*. Il y a une distinction à faire entre « se taire » et « silence ». Le premier induit une certaine intention chez le sujet, l'acte de se taire est ici un silence qui voile une parole qui n'est pas dite. Le second est, comme le souligne le dictionnaire, d'une origine plus obscure. Il s'agit d'un silence qui s'impose au sujet et qui, littéralement, le frappe. Il marque un impossible à dire qui, à l'inverse du « se taire », dévoile... une vérité !

Nous pouvons tous aisément reconnaître qu'il arrive que les mots nous manquent pour dire telle ou telle chose. Il est toutefois moins simple d'expliquer ce phénomène. Pourquoi, alors que nous avons en mémoire un lexique et une grammaire pour l'employer, sommes-nous, à l'occasion, impuissants à dire ce que nous voulons dire ? Ces incidents seraient-ils

dus à un trouble cognitif? Ou encore, serait-ce l'intensité d'un affect paralysant la parole qui en serait la cause? Cette dernière explication est d'ailleurs la plus courante, toutefois, il est difficile d'en rendre compte sans s'appuyer sur des intuitions ou sur une supposée réaction hormonale!

La psychanalyse en rend compte autrement.

L'expérience clinique de Freud l'a rapidement confronté à notre question. Ainsi, son célèbre ouvrage *Psychopathologie de la vie quotidienne* s'ouvre sur un exemple où Freud lui-même se retrouve dans une situation où il lui est impossible de dire le nom d'un peintre (Signorelli) qu'il connaît pourtant fort bien. Ne croyant pas qu'il s'agisse d'un simple oubli sans explication particulière, Freud s'interroge sur son oubli et en cherche la raison. Sans parcourir son analyse, soulignons seulement que :

1) son oubli est relié aux thèmes de la mort et de la sexualité;

2) son analyse le conduit à postuler l'existence d'une logique propre à l'inconscient (que nous aborderons plus loin), logique lui permettant de rendre compte des phénomènes de « détermination psychique » qu'il ne cesse de rencontrer. Ainsi, dans le dernier chapitre du même livre, Freud montre qu'une pensée ne surgit jamais par hasard chez un sujet. Que l'on choisisse un chiffre ou un mot au « hasard », celui-ci s'avérera, après associations, déterminé pour ce sujet.

Cette logique se retrouve dans toutes les manifestations de l'inconscient : rêve, lapsus, oubli, mot d'esprit. Prenons cette dernière, que Freud aborde dans son livre *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*. En quoi constitue un mot d'esprit, voire une bonne blague, sinon à dire quelque chose sans le dire explicitement, que ce soit en disant le contraire (ironie), par un jeu de mots (homophonie), par un non-sens (l'absurde), etc. Encore une fois, soulignons la fréquence à laquelle la sexualité est présente dans le mot d'esprit, tout comme dans les autres manifestations de l'inconscient.

Retenons deux traits : l'inconscient semble être une réponse face à un impossible à dire; cette

réponse, qui emprunte une forme symbolique, possède des lois particulières.

Pour cerner ces deux traits, tournons-nous maintenant vers ce que nous enseigne l'expérience analytique. N'est-il pas étonnant que la psychanalyse ait pointé l'impossible à dire que rencontre le sujet parlant alors même que sa règle fondamentale (l'association libre) soit de tout dire ! L'unique règle à laquelle l'analysant doit se soumettre s'avère impossible !

De l'inévitable répétition qu'induit cette demande de tout dire, est approché le cœur de la subjectivité du sujet. Mais voilà que l'analysant, au cours du déploiement de sa parole, alors qu'il a souvent l'impression de « tourner en rond », rencontre, dans cette supposée « liberté » de parole, des impossibles à dire et des silences (au sens de *silere*).

Que pouvons-nous dégager de cette expérience ?

Premièrement : l'ordre symbolique (parole, langage), malgré son efficacité et ses réalisations — communication, science, organisations sociales, etc. —, comporte à l'intérieur même de sa structure une limite. Limite qui n'est pas à entendre comme facteur négatif, mais plutôt comme ce qui procure au symbolique son efficace.

La prise en compte de cette limite a mené à l'élaboration d'une rationalité nouvelle dont, à l'heure actuelle, seules la psychanalyse et la mathématique ont esquissé les grandes lignes. Nous laisserons de côté les avancées mathématiques (le théorème d'incomplétude de Gödel, par exemple), pour nous limiter à ce qu'en a élaboré la psychanalyse.

Deuxièmement : la place qu'a cet impossible dans la cure. Loin d'être une pratique qui vouerait un culte quasi mystique au silence, la psychanalyse demeure essentiellement une pratique de la parole, à tel point qu'elle conduit cette parole jusqu'à ses limites. Une psychanalyse met ainsi au travail la parole d'un sujet de manière à ce qu'elle rencontre les lieux de l'impossible : impossibilité pour le sujet à rejoindre son désir, à donner ce qui manque à la personne qu'il aime ; à jouir sans limites[2]. C'est même de cette rencontre qu'une éthique se dégage pour le sujet et

que la vie de celui-ci s'en trouve transformée — c'est moins de ces impossibilités que de sa non-reconnaissance que surgit la souffrance humaine[3].

Qu'est-ce qui fait que l'ordre symbolique se soutienne de sa limite ? Cette question peut paraître abstraite, reformulons-la autrement : comment expliquer ce fait facilement observable : pour qu'il puisse être relancé, le désir ne doit pas être pleinement satisfait.

D'où provient cette nécessité du manque (nous retrouvons ici le vide dont il était question en début de texte) ? La cause est à situer, pour la psychanalyse, dans la structure même du langage. Pour être plus précis : cette raison nouvelle a la *Lettre* pour support[4].

Faisons maintenant un pas de plus. Intuitivement, il est facile de reconnaître qu'un silence — lorsque les mots, littéralement, nous manquent — ne surgit pas par hasard, ou encore, pour reprendre Freud, qu'un chiffre choisi au « hasard » est déterminé ; il reste toutefois à en rendre raison.

Par souci de ménager le lecteur, et parce que le but de ce texte n'est pas d'articuler rigoureusement cette logique mais de souligner simplement, à partir du silence, le lien intime qui noue inconscient et langage, j'évoquerai certaines conclusions que l'on peut tirer d'un texte fondamental de Lacan : « Le séminaire sur "La lettre volée" »[5].

Il s'agit d'un commentaire du conte « La lettre volée » d'Edgar Allan Poe.

Grossièrement, l'histoire se résume au parcours d'une lettre, que possède au début du conte la reine, qui est successivement dérobée par différents personnages. Deux caractéristiques traversent le conte : d'une part, les personnages et le lecteur ignorent le contenu de cette lettre volée ; d'autre part, la possession de cette lettre transforme le sujet la possédant.

Lacan cherche, par ce conte, à démontrer la suprématie de l'ordre symbolique chez l'Homme. Cette démonstration s'effectue en deux temps.

Tout d'abord, son analyse du texte de Poe fait correspondre la lettre volée au signifiant (au sens linguistique du terme). L'action du conte souligne à

quel point les personnages sont déterminés par cette lettre volée dont l'ignorance du contenu ne réduit en rien, bien au contraire, l'effet qu'elle produit. Bref : l'être humain est sujet du signifiant.

Dans un second temps, Lacan formalise ce qu'il dégage du conte de Poe, soit le cœur même de la découverte freudienne : l'Homme ne détermine pas le signifiant, il est déterminé par le signifiant. Nous ne sommes pas très loin de ce qui s'écrit depuis l'Antiquité : la soumission de l'Homme à la Loi, non pas la Loi des dieux mais celle de l'ordre symbolique, du *Logos*.

Pour articuler cette Loi du symbolique — et ainsi rendre compte de l'association libre et du « travail silencieux de la pulsion » —, Lacan, à partir d'un épisode raconté dans le conte de Poe où il est question de jeu et de hasard, démontre formellement qu'il n'y a pas de hasard mais seulement des lois du hasard. Conséquence : l'analysant peut bien dire au « hasard » tout ce qui lui traverse l'esprit, le déploiement de sa parole, ainsi que ses silences, seront néanmoins déterminés par des lois qui sont propres à la structure du langage et, par conséquent, qui dépassent son expérience singulière.

Résumons la formalisation présentée par Lacan[6]. À partir d'une série aléatoire de signes + et - (marquant la présence et l'absence, soit l'alternance minimale à toute symbolisation), des groupes de trois éléments sont constitués à chaque nouveau signe et sont symbolisés selon leur symétrie (+-+, par exemple) ou leur asymétrie (-+, par exemple), donnant ainsi une nouvelle série. Puis un second codage, de cette deuxième série, selon le type de passage de ces groupes (symétrie à symétrie, symétrie à asymétrie, etc.). Une troisième série constituée de quatre éléments sera notée à l'aide des quatre premières lettres de l'alphabet grec, $\alpha\beta\gamma\delta$.

À ce propos, Lacan remarque que l'apparition ou non d'une lettre à l'intérieur de cette série relève de lois bien précises, soit une syntaxe. En isolant des séquences à cette série, nous pouvons observer que pas n'importe quelle lettre apparaît après et avant certaines lettres préalablement définies. Observation

qui amène Lacan à souligner l'existence d'une temporalité particulière qu'il nomme « futur antérieur ».

Cette formalisation permet de rendre compte d'un phénomène, pointé par Freud, des plus quotidiens : l'« après-coup » (*Nachträglich*). Un événement a lieu, sans produire d'effet (premier temps), puis un second événement a lieu, produisant, cette fois, un effet. Il s'avère que l'effet est causé non pas par l'événement passé mais par l'actualisation (la mise en acte) du second. Le temps (chronologique) séparant les deux événements n'a aucune importance. Ainsi, cet « après-coup » est aussi présent lorsque l'événement actualisé est lié, dans l'après-coup, à un événement de l'enfance, que lorsque l'événement actualisé est lié à ce que l'on vient tout juste de dire.

Deux conséquences se dégagent de cette structure temporelle : 1) On ne sait jamais ce que l'on dit au moment où on le dit, c'est-à-dire qu'il y a toujours quelque chose qui nous échappe (inconscient) — nos paroles dépassent toujours nos pensées. 2) L'après-coup s'actualise toujours par la répétition d'un élément symbolique.

Cette mémoration propre au signifiant comporte un double mouvement temporel — anticipation et rétroaction — qui est facilement repérable dans l'articulation d'une phrase. *Délicieuses, furent ces minutes passées auprès d'elle.* Le début de cette phrase implique nécessairement l'anticipation de sa fin. De cette anticipation, une rétroaction s'opère, orientant le choix de ce qui sera dit entre ces deux temps. Inévitablement, le sujet fera face à certaines restrictions inhérentes à cette structure temporelle, ou syntaxe.

Spécifions bien que ce sujet, au sens où il est assujetti à l'ordre symbolique, n'est pas l'auteur de la phrase ou de l'événement actualisé, il en est plutôt l'effet. Ce sujet, auquel s'intéresse la psychanalyse, est celui qui dit sans savoir ce qu'il dit et qui de le dire se trouve transformé ; ou encore, celui qui est frappé par un silence qui dépasse son intentionnalité.

Ce constat pourrait nous sembler plutôt banal et loin de notre question : « Il est évident que les lois régissant l'articulation d'une phrase impliquent des

restrictions, mais en quoi celles-ci touchent-elles l'homme, à ce qui le caractérise : ses émotions, ses passions, ses comportements parfois bizarres, etc.?», pourrait-on nous rétorquer. Ici, l'expérience psychanalytique nous rappelle ce qu'elle ne cesse de nous enseigner : 1) que la subjectivité humaine se déploie selon les lois de l'ordre symbolique ; 2) que les impossibles à dire qui en découlent cherchent néanmoins, et avec insistance, à se dire. L'Homme ne cesse de parler de ce qu'il ne peut pas dire : la mort, la sexualité. Cette insistance (que Freud cerne avec ce qu'il appelle la pulsion de mort) arrive parfois à se manifester violemment ou à faire retour dans le réel, comme dirait Lacan. C'est à ce point que la dimension éthique de la pratique analytique prend son importance.

Avant d'aborder ce point, répondons à la critique que nous nous sommes adressée plus haut. Quelles incidences peuvent bien avoir les lois de l'ordre symbolique chez l'être humain?

Que l'Homme soit déterminé par l'ordre symbolique et non l'inverse implique qu'il soit également déterminé par ses lois, et ce, non seulement au niveau de la construction d'une phrase, mais au niveau de la position subjective de son être — il ne pourrait même pas être question d'être et d'existence sans langage. Limitons-nous à un trait : la pulsion.

Là où domine l'instinct chez l'animal, apparaît la pulsion chez l'homme — conséquence du fait qu'il est plongé dans un champ de langage[7]. L'explication de ce trait est relativement simple : la manifestation de l'intentionnalité de l'Homme n'a d'autres choix que de se soumettre au langage qui l'entoure. Pour satisfaire ses besoins, pour se repérer dans le monde, pour se représenter son corps, le petit d'homme doit habiter le langage et articuler des mots (des signifiants, pour être plus précis) : il doit utiliser les signifiants des autres pour demander. À partir de cette insertion, il y a humanisation : amour, désir, jouissance. À partir de là, le sujet est poussé (cf. pulsion) à se faire représenter par des signifiants : c'est l'essence même de l'identification, soit ce qui soutient la vie humaine.

Mais voilà : de la même façon qu'il y a des restrictions dans l'articulation d'une phrase, de la même façon il y a des impossibilités à dire ce que l'on est et ce que l'on désire. Ces impossibles sont un peu comme le soleil qui nous est indispensable à la vie, mais qu'on ne peut regarder directement. Ces impossibles — issus de la limite interne à l'ordre symbolique — sont, en majeure partie, niés, rejetés, refoulés. Tout discours ayant la prétention de tout dire, tout comprendre, tout prévoir, tout contrôler, est un discours qui ignore ce sur quoi il s'appuie : on reconnaîtra ici les discours scientifique, religieux, philosophique. Soyons bien clairs : ce n'est pas que ces discours soient néfastes à l'Homme, c'est plutôt l'absence d'interrogation sur la question de leur limite qui peut l'être et conduire à des aberrations humaines, trop humaines : le totalitarisme quel qu'il soit, la mesure de l'intelligence, le ravalement de la fonction paternelle, le clonage : l'agnelle conçue qu'à partir de cellules de tissu d'une brebis, etc. C'est en fait la subjectivité de l'Homme et sa dignité qui en paient ici le prix.

On retrouve également ces refus de l'impossible au niveau individuel : croire que l'on peut maîtriser ce que l'on dit et pense ; ou encore, que l'Autre le puisse (qu'il soit incarné par les parents, la personne aimée, le psychanalyste, la science, dieu, l'astrologue, etc.). L'illusion de cette croyance et la méconnaissance de l'impossible — ce qui est appelé le « Moi » — ont pour effet de voiler le manque sur lequel repose la singularité de chaque sujet. C'est à ce point que la non-reconnaissance de l'impossible (de l'inconscient) qui ne cesse d'insister fait violemment retour, que ce soit sous forme de symptôme, d'inhibition ou d'angoisse.

Il arrive ainsi qu'un silence, au cours d'une séance d'analyse, dévoile ce lieu du manque et fissure l'écran imaginaire qui le recouvrait. Temps d'une rencontre de l'impossible qui n'est pas sans conséquence subjective pour le sujet. Une psychanalyse conduit l'analysant vers ce type de rencontre. Toutefois, n'oublions pas que si un silence peut en être le témoin, c'est qu'il s'insère à l'intérieur d'un

discours centré par la parole du sujet, et déployé à l'intérieur d'un dispositif bien particulier — la cure analytique, fondée sur le transfert. Ce qui implique, pour le psychanalyste, de soutenir une position éthique qui réponde à la logique de l'ordre symbolique. Il n'a donc pas à répondre d'un lieu de maîtrise ni d'une position d'Autre qui aurait ce dont manque l'analysant ; il incarne plutôt le manque.

L'analyste est ainsi tenu à l'impossible !

Notes

1 Sigmund Freud : *Sigmund Freud présenté par lui-même*, Folio, p. 96 ; *Malaise dans la civilisation*, PUF, p. 74 ; *Abrégé de psychanalyse*, PUF, p. 9.

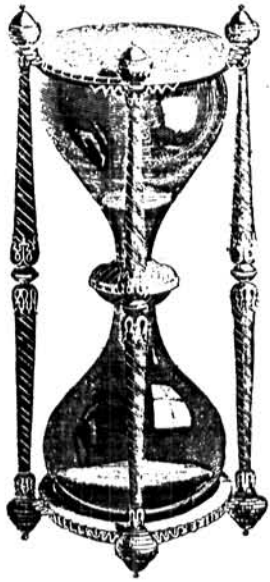
2 Le désir, l'amour et la jouissance représentent ainsi les trois lieux-clefs de la subjectivité humaine.

3 Cette reconnaissance, qui correspond à la reconnaissance de l'inconscient, pourrait, si elle était prise au sérieux socialement, conduire à des transformations sociales non négligeables. Quels seraient les effets d'une prise en compte de l'inconscient dans les champs éducatif, politique et thérapeutique ?

4 Cf. Jacques Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » (1957), in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 493-528.

5 Jacques Lacan, « Le séminaire de "La lettre volée" » (1956), in *Écrits*, *op. cit.*, p. 11-61.

6 *Ibidem*, p. 41-54.

7 Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas des comportements instinctuels chez l'Homme, toutefois ceux-ci sont extrêmement limités, se réduisant aux réflexes de certains organes du corps.

* *Martin Pigeon est psychanalyste à Montréal.*